NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 10 1947

Nouvelles béatifications et canonisations sous le Pontificat de S.S. Pie XII

A. CERCKEL (s.j.)

p. 1085 - 1093

https://www.nrt.be/es/articulos/nouvelles-beatifications-et-canonisations-sous-le-pontificat-de-s-s-pie-xii-2889

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NOUVELLES BEATIFICATIONS ET CANONISATIONS SOUS LE PONTIFICAT DE S. S. PIE XII

(20 octobre 1946 - 27 juillet 1947) (1)

20 octobre 1946 : Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière, fondatrice de la Société de Marie-Auxiliatrice. — Née à Castelnaudary le 16 mai 1834, Sophie de Soubiran se croit d'abord appelée au Carmel. Son oncle, ancien grand vicaire de Carcassonne, en décide autrement. Il venait d'ouvrir une sorte de béguinage en faveur des jeunes filles éprises de perfection chrétienne sans vouloir assumer pourtant toutes les obligations de la vie religieuse ; il en confie la direction à sa nièce (29 septembre 1854). Elle s'y adonne à l'apostolat des orphelines. La maison de Castelnaudary, détruite par le feu en 1861, doit être abandonnée. En 1864, la Bienheureuse part pour Toulouse, où elle fonde un orphelinat et un foyer pour employées et ouvrières, double berceau de la future Congrégation de Marie-Auxiliatrice. Des malheurs financiers dont on lui imputa à tort la responsabilité la firent écarter impitoyablement de l'Institut le 13 février 1874. Elle passa alors sept mois à Clermont-Ferrand. Enfin elle trouva refuge à Paris au noviciat de Notre-Dame de Charité, où elle fit profession le 29 juin 1877 sous le nom de Marie du Sacré-Cœur. Elle vécut ainsi quinze ans, bannie de la famille religieuse qu'elle avait appelée à la vie, jusqu'à sa mort survenue le 7 juin 1889. *Nisi granum frumenti...* La Société de Marie-Auxiliatrice reconnut, trop tard hélas, son erreur, mais tint à la réparer en rapatriant solennellement à Villepinte les précieux restes de sa bienheureuse Fondatrice (14 septembre 1891). Depuis le 27 juillet 1934, la sainte dépouille repose à la maison-mère de la Congrégation, à Paris.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis,* t. XXXIX (1947), pp. 17-25, 300-305 ; *Documentation catholique,* t. XLIII (1946), n. 977, col. 1249-1256 ; *Morte et vivante. La Mère de Soubiran à Notre-Dame de Charité,* Paris, 1933 ; Monier-Vinard, P., S. I. *La Mère Marie-Thérèse de Soubiran (1834-1889), d'après ses notes intimes,* 2 vol., Paris, 1936 ; Delmas, M.-Th., *Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière, fondatrice de la Société de Marie-Auxiliatrice,* Paris, 1946.

27 octobre 1946 : Bienheureuse Thérèse-Eustochium Verzeri, fondatrice de la Société des Filles du Sacré-Cœur de Bergame. — Teresia Eustochio naquit à Bergame le 31 juillet 1801, au foyer d'Antonio Verzeri et de la Comtesse Elena Pedrocca-Grumelli, qui compta sept enfants, parmi lesquels un fils, Girolamo, futur évêque de Brescia. Encore fillette, elle se mit sous la direction de celui qui devait être à ses côtés le fondateur de la nouvelle famille religieuse, le comte Giuseppe Benaglio, chanoine de la cathédrale. Elle fit vœu de chasteté à quatorze ans. Se sentant appelée à la vie parfaite, elle entra à trois reprises différentes chez les Bénédictines de Santa Grata : une première fois en 1817, mais on parla

(1) Voir les relevés précédents dans la *N.R.Th.,* 1927, pp. 65-67 ; 1930, pp. 411-414 ; 1932, pp. 736-737 ; 1935, pp. 1079-1084 ; 1939, pp. 456-460 ; 1946, pp. 824-830.

si haut, en ville, de vocation forcée, que la postulante dut sortir ; un nouvel essai de Thérèse, à l'âge de vingt ans, ne réussit pas davantage, torturée qu'elle était par des angoisses de conscience. Rendue à sa liberté, elle s'empressa de s'engager par vœu à vaquer aux œuvres de charité. Elle débuta à Gromo, où Benaglio avait ouvert une sorte de patronage. Mais le désir de la vie religieuse la hantait toujours ; courageusement elle reprit le chemin de Santa Grata, qu'elle quitta définitivement, après de nouvelles anxiétés le 8 février 1831, pour regagner Gromo, où elle s'établit en communauté avec sa sœur Antonia, Virginia Simoni et Caterina Manghedoni. Ses autres sœurs : Maria, Giudita et Caterina, ainsi que Mamma Elena devaient un jour, elles aussi, partager la vie de Teresa. Des difficultés éclatèrent avec Mgr Gritti-Morlacchi, évêque de Bergame, qui ferma la maison de Gromo. La Bienheureuse songea un moment à fusionner avec la Congrégation fondée par sainte Madeleine-Sophie Barat. La famille religieuse de Thérèse, pourtant, survécut. Les fondations s'étaient succédé, notamment à Brême (1835), Brembio di Lodi (1838), Lugano (1839), Brescia (1842), Côme (1843), Trente, Plaisance, Recanati, et plus tard à Rome (1851) : écoles, asiles, maisons de retraites... L'Institut avait été confirmé par bref de Grégoire XVI en date du 5 mai 1841, et les constitutions approuvées le 30 septembre 1847. Teresa, professe depuis 1841, s'éteignit à Brescia le 3 mars 1852.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 25-31, 305-307 ; Arcangeli, Giacinto, *Vita della Serva di Dio Teresa Eustochio Nob. Verzeri, fondatrice e superiora generale delle Figlie del S. Cuore*, Brescia, 2 vol., 1881 ; *La Beata Teresia Eustochio Verzeri*, Bergamo, 1946.

24 novembre 1946 : Bienheureux Grégoire-Marie Grassi, François Fogolla, Antoine Fantosati, évêques, et vingt-six compagnons, martyrs de la persécution des Boxers (1900). — S. S. Pie XII vient d'admettre aux honneurs des autels les prémices des 2.418 chrétiens massacrés en haine de la foi par les Boxers dans les Vicariats apostoliques confiés aux Frères Mineurs. Les vingt-neuf témoins du Christ tombèrent successivement les 4, 7 et 9 juillet 1900, à Heng-chow-fou (Hounan) et à Tai-yuan-fou (Chansi). Le Père Cesidio Giacomantonio fut la première victime ; le 4 juillet, la résidence de Heng-chow-fou était envahie ; il pouvait fuir, comme son compagnon qui réussit à s'échapper, quand l'idée de ne pas abandonner la Sainte Réserve le fit revenir sur ses pas. Aussitôt appréhendé, frappé, mortellement blessé, il expire sur le bûcher. A cette nouvelle, le Vicaire apostolique, Mgr Fantosati, alors en voyage, va en toute hâte, accompagné du Père Gambaro, porter secours à sa chrétienté menacée. Accueillis à coups de pierres, les deux missionnaires trébuchent et s'effondrent. Gambaro rend presque sur le champ le dernier soupir, tandis que l'évêque, au bout de deux heures d'agonie, meurt achevé par un païen. On était au 7 juillet. Deux jours plus tard, c'est à Tai-yuan-fou le calvaire des vingt-six autres martyrs. Tombés depuis quatre jours aux mains des agresseurs, Mgr Grassi et son coadjuteur Mgr Fogolla, trois Frères Mineurs, sept Franciscaines Missionnaires de Marie, cinq séminaristes et neuf serviteurs chinois attachés à la Résidence épiscopale sont enfermés à l'auberge dénommée « de la Paix céleste ». Dans l'après-midi du 9 juillet, le Père Elie et deux séminaristes comparaissent devant Yu-Shien, vice-roi du Chansi. Une heure plus tard, les autres prisonniers sont traînés, mains liées, jusqu'au tribunal. En présence de plus de trois mille Boxers, Yu-Shien, frappant Monseigneur Fogolla en pleine poitrine, donne le signal de la tuerie. Les religieuses consomment leur martyre après avoir entonné

le Te Deum. Parmi les nouveaux Bienheureux, on compte quatorze martyrs Chinois et quinze Européens, dont huit Italiens : les Prélats Gregorio-Maria Grassi, Francesco Fogolla et Antonio Fantosati, les Pères Elia Facchini, Giuseppe-Maria Gambaro et Cesidio Giacomantonio, et les Sœurs Maria della Pace et Maria Chiara ; cinq Français : le Père Théodoric Balat et le convers alsacien André Bauer, les Sœurs Marie-Hermine de Jésus, Marie de Sainte-Nathalie et Marie de Saint-Just ; une Hollandaise : la Sœur Maria-Adolphina et une Belge : la Sœur Marie-Amandine (Pauline Jeuris), née à Herck-la-Ville.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 213-221, 307-311 ; *Les vingt-neuf Martyrs de Chine massacrés en juillet 1900, béatifiés par S. S. Pie XII le 24 novembre 1946 ;* Rome, 1946 ; F. M. M., *Le protomartire Francescane Missionarie di Maria,* Rome, 1946 ; *Sœur Marie-Amandine, une des sept victimes de Tai-yuan-fou (Chine 1900),* Bruxelles, 1933.

13 avril 1947 : Bienheureux Contardo Ferrini. — Né à Milan, le 4 avril 1859, du Professeur Rinaldo Ferrini et de Luigia Buccellati, Contardo fit en 1871 sa première communion, cérémonie qui marqua, chez cet enfant précoce, le début d'un travail spirituel déjà sérieux. Après de brillantes études dans sa ville natale et à l'Université de Pavie, il fut reçu docteur en droit en 1880. L'éminent juriste, en qui Mommsen avouerait un jour trouver l'étoffe d'un Savigny du XXe siècle, se perfectionna à Berlin dans l'étude du droit romain qu'il fut appelé à enseigner dès l'âge de vingt-quatre ans. Professeur successivement à Messine (1887) et à Modène (1890), il prit définitivement possession, en 1894, de la chaire qu'il devait occuper à Pavie jusqu'à sa mort. Parmi ses œuvres les plus marquantes, on cite son *Manuale di Pandette* (1900) et son *Esposizione storica del diritto penale romano,* œuvre posthume, parue en 1905. Modèle de savant, Ferrini fit aussi preuve de courage civique lorsque, pour défendre les intérêts de l'Eglise, il accepta en 1895 la charge de conseiller municipal à Milan, la charge, faut-il dire, car il se révéla d'emblée un leader. Ces mérites trouvèrent leur couronnement dans une vertu que Rome a proclamée héroïque. Contardo, qui avait fait vœu de chasteté dès 1881 et s'était inscrit au Tiers-Ordre franciscain, puisait ses énergies spirituelles dans la communion quotidienne et dans une profonde vie de prière. Il s'éteignit à Suna, sur les bords du Lac Majeur, terrassé par la maladie, le 17 octobre 1902. Il avait 43 ans.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis,* t. XXXV (1943), p. 89-91 ; t. XXXIX (1947), p. 343-352 ; *Documentation catholique,* t. XLIV (1947), n. 995, col. 897-910 ; Portaluppi, A., *L'âme religieuse de Contardo Ferrini,* trad. de Ph. Mazoyer, 2e éd., Paris, 1933 ; cfr aussi M. Vaussard, *L'intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle,* Paris, 1921, Contardo Ferrini.

27 avril 1947 : Bienheureuse Marie Goretti, martyre de la chasteté. — Née à Corinaldo, au diocèse de Sinigallia (Marche d'Ancône), le 16 octobre 1890, de Luigi Goretti et d'Assunta Carlini, elle suit ses parents, en quête d'un gagne-pain, à Colle Gianturco d'abord (diocèse de Palestrina), puis en 1899 à Ferriere di Conca, localité proche de Nettuno (diocèse d'Albano). En 1900, le père Luigi succombe au typhus, laissant à sa veuve la lourde charge de six enfants en bas âge. Les soins du ménage et des cinq cadets incombent vite à Marietta, à défaut de la

mère, absorbée par les gros travaux de la ferme et des champs. Les Goretti occupaient une même bâtisse avec une autre famille de paysans, les Serenelli. Le 5 juillet 1902, Alessandro, fils de ces derniers, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui par deux fois déjà avait vainement essayé, avec menaces de mort si elle en parlait à sa mère, d'attirer la fillette, profite de l'absence de Mamma Assunta pour renouveler sa tentative. Cette enfant de douze ans résiste avec la dernière énergie : « Non, non, non, Dieu ne veut pas de cela ; c'est un péché ; vous vous exposez à l'enfer. » Au comble du dépit, le misérable, armé d'un poinçon de vingt centimètres de long, frappe Marietta de quatorze coups qui lui perforent un poumon, atteignent la région du cœur et lui déchirent les entrailles. Transportée d'urgence à Nettuno, l'enfant expire le lendemain, 6 juillet 1902, réconfortée par les derniers sacrements. Le 25 mars 1945 déjà, la Sacrée Congrégation des Rites avait rendu le décret déclarant Marietta Goretti vraiment martyre.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXVII (1945), pp. 234-236, 299-300 ; t. XXXIX (1947), pp. 352-358 ; Aurelio della Passione, *La Beata Maria Goretti, martire della purezza (La santa Agnese del secolo XX)*, Rome, 1945.

4 mai 1947 : Bienheureuse Alix Le Clerc, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. — Fille de Jean Le Clerc et d'Anne Sagay, la nouvelle Bienheureuse naquit à Remiremont, dans les Vosges, le 2 février 1576 et fut baptisée le même jour sous le nom d'Alix. Son adolescence fut plutôt mondaine, mais Dieu lui ménagea l'épreuve de la maladie et mit sur son chemin un saint, le curé de Mattaincourt, Pierre Fourier. C'est à lui — la prise de contact eut lieu en 1593 —, qu'elle dut la grâce de renoncer définitivement à la vie selon le siècle, de prononcer, étant encore dans le monde, le vœu de chasteté et, enfin, de se donner à la vie religieuse. Réunies pour la première fois en public à Mattaincourt, dans la nuit de Noël 1597, les jeunes compagnes d'Alix s'établirent en communauté à Poussay, le jour octave de la Fête-Dieu de 1598 et ouvrirent une école qui fut bientôt transférée à Mattaincourt (1599). Les fondations nouvelles : Saint-Mihiel (1601), Pont-à-Mousson (1604), Saint-Nicolas-du-Port (1605), Nancy, au Prieuré Notre-Dame (1606), s'étaient succédé à un rythme si rapide qu'elles avaient failli compromettre l'existence même de la Congrégation. On ouvrit pourtant encore les écoles de Verdun et de Châlons (1613). Paul V érigea canoniquement le monastère de Nancy le 1er février 1615 et y autorisa l'enseignement le 6 octobre 1616. Ce fut Urbain VIII qui, le 8 août 1628, éleva les moniales de Notre-Dame au rang des Chanoinesses régulières (nous les connaissons aujourd'hui sous le nom de Chanoinesses de S. Augustin). Alix, qui avait pris l'habit le 21 novembre 1617 et prononcé ses vœux solennels le 2 décembre 1618, s'éteignit le 9 janvier 1622. Ses précieux restes, inhumés dans le monastère, durent être transférés six ans plus tard, à l'occasion de gros travaux à exécuter à la chapelle ; leur trace a malheureusement disparu. L'Ordre, qui comptait 90 monastères en 1789, en possédait 46 en 1930, avec 1.500 religieuses.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXVI (1944), pp. 58-59 ; t. XXXIX (1947), pp. 358-364 ; *Documentation catholique*, t. XLIV (1947), n. 991, col. 641-648 ; Renard, Edmond, *La Mère Alix Le Clerc, première religieuse de la Congrégation de Notre-Dame (1576-1622)*, Paris, 1935 ; Remiremond, A. de, *Mère Alix Le Clerc (1576-1622)*, Paris, 1946.

15 mai 1947 : Saint Nicolas de Flue. — Fils de Hen-

ri de Flue et d'Emma Rubert, Klausli, comme on l'appela alors, naquit à Flüeli (Sachseln, Unterwald actuel), le 21 mars 1417. Carrière mouvementée que celle de cet homme qui fut pâtre, soldat, magistrat, père d'une nombreuse famille, ermite et, jusqu'à sa mort, ardent confédéré et le conseiller politique le plus écouté de son pays. Dès ses seize ans, il est membre de l'Assemblée cantonale. Il épouse en 1447 Dorothée Wyss qui lui donnera dix héritiers. A vingt ans déjà il avait pris part au siège de Zurich ; il commande à Hagatz et impose à ses soldats le respect des non-belligérants, vieillards, femmes et enfants ; il figure aussi parmi les 699 Suisses qui défendirent Nuremberg attaqué par le Brandebourg ; nous le retrouvons en 1460 guerroyant comme Rittmeister contre la Maison d'Autriche. En 1461, à Sarnen, au cours d'un procès où, défenseur du droit, sa voix est rejetée, il quitte brusquement la salle où siège le tribunal. Mais il vient d'entendre l'appel divin, appel extraordinaire, il est vrai. Le jour de la Saint-Gall, 16 octobre 1467 — il a cinquante ans —, il prend congé de sa famille, saisit le bâton du pèlerin et part pour le « pays des amis de Dieu ». Il visite ainsi Einsiedeln, poursuit sa route jusqu'en vue de Liestal, puis, sous l'inspiration d'en-haut, s'arrête net, rebrousse chemin, retourne dans sa terre natale et se fixe dans le Ranft, profond ravin où coule la Melcha, à une demi-lieue de Flüeli. On lui bâtit une chapelle et une cellule de bois. C'est là qu'il vécut encore dix-neuf ans dans la prière — prière qui tient du mystique — et dans la pénitence — on sait qu'il s'astreignit à un jeûne rigoureux —, se pacifiant au contact de Dieu, et prêchant, pour sauver la patrie en danger, la réconciliation avec l'Autriche, l'ennemie séculaire. Il mourut le 21 mars 1487. Clément IX avait autorisé son culte le 8 mars 1669.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 209-213, 364-372 ; *Documentation catholique*, t. XLIV (1947), n. 993, col. 777-790 ; Journet, Ch., *S. Nicolas de Flue*, nouv. éd., Neuchâtel, 1947 ; Lavaud, M.-B., O. P., *Vie profonde de Nicolas de Flue*, Fribourg, 1942.

22 juin 1947 : Saint Jean de Britto, jésuite, apôtre du Maduré, martyr. — Né à Lisbonne le 1er mars 1647, troisième des quatre enfants de Salvator de Britto, grand écuyer de Jean IV, et de Béatrix Pereyra, Jean est bientôt privé de l'affection de son père, qui meurt en 1650. Ses premières années se passent au service de l'Infant Don Pedro, auquel il est attaché en qualité de page. Entré en 1662 dans la Compagnie de Jésus, il obtient, à force d'instances, d'être envoyé aux Indes. Ordonné prêtre en 1672, il s'embarque pour Goa le 25 mars 1673. La traversée, au cours de laquelle il assiste à l'agonie de treize de ses confrères jésuites terrassés par la maladie, dure six mois. Marchant sur les traces du Père de Nobili, fondateur de la Mission du Maduré, qui, à côté des *Saniassi-Brahmes*, avait imaginé une nouvelle catégorie de missionnaires consacrés à l'apostolat des parias, Britto se fait *Pandara-Souami*. Nommé supérieur en 1685, il évangile le Marava, où il est arrêté avec six chrétiens par Coumara Pillai, ministre de Régounatha Kilaven (juillet 1687). Après de cruelles tortures, Jean et ses compagnons sont traduits devant le radjah, qui finit par les libérer, mais avec interdiction de prêcher. Dépêché en Europe en 1688, Britto rentre à Goa le 3 novembre 1690, parcourt le Maduré en qualité de Visiteur (1691), évangélise à nouveau le Marava, gagne au Christ le prince Tériadéven dont la conversion déchaîne la persécution. Mis aux fers le 8 janvier 1693 et livré une nouvelle fois à Kilaven, le grand missionnaire est décapité à Oréiour le mercredi des cendres 4 février. Des restes dispersés du second Xavier, quelques reliques qui purent être sauvées parvinrent à Pondichéry et plus tard à Goa, où elles furent déposées

auprès de celles de saint François. Jean avait reçu les honneurs de la béatification le 17 février 1852.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), p. 249-253, 391-398; Vasconcelos, E. de, S. J., *João de Brito*, Porto, 1937 ; Bessières, Albert, S. J., *Le nouveau François-Xavier, saint Jean de Britto, martyr (1647-1693)*, Toulouse, 1946 ; *Brotéria*, t. XLIV, fasc. 6 : *Número dedicado a S. João de Britto*, Lisbonne, 1947.

22 juin 1947 : Saint Bernardin Realino, jésuite. — Né à Carpi (Lombardie), le 1er décembre 1530, le glorieux fils de Francesco Realino et d'Elisabetta Bellintani fut baptisé le jour de l'Immaculée Conception sous le nom de Luigi Bernardino. Il étudia les belles-lettres dans sa ville natale, s'inscrivit au cours de philosophie à Modène et alla achever sa formation universitaire à Bologne en 1548, où il fut reçu docteur *in utroque jure* le 3 juin 1556. Nommé podestat à Fellizano, avocat fiscal à Alexandrie, gouverneur des Cassines, puis successivement juge à Castiglione et intendant général du marquis de Pescara, une retraite de huit jours sous la direction du Père Carminata vint fermer la carrière déjà brillante de l'homme du monde pour ouvrir celle de l'apôtre et du saint. Admis comme novice au Collège des Jésuites de Naples (13 octobre 1564) et autorisé à recevoir le sacerdoce avant la fin de ses études théologiques, Bernardin, ordonné le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, monta à l'autel le jeudi de la Fête-Dieu en 1567. Chargé presque aussitôt de direction spirituelle et maître des novices (emploi qu'il occupa jusqu'en 1571), il prononça les vœux solennels le 1er mai 1570. Il vaquait au ministère de la prédication à l'église de la Compagnie, à Sant' Eligio, à Spirito Santo, à San Giovanni Maggiore et jusque dans la chapelle de l'archevêché. En 1574, il fut envoyé par les supérieurs à Lecce, petite ville de 20.000 âmes, capitale de la terre d'Otrante, avec mission d'y préparer une fondation. Sans reprendre haleine, l'apôtre de Lecce — c'est sous ce vocable que l'histoire parlera de lui désormais —, visitait les hôpitaux et les prisons, prêchait à la cathédrale, faisait un cours de conscience aux membres du clergé, enseignait le catéchisme et annonçait l'évangile à quelque Turc ou aux esclaves maures qui, d'aventure, se rencontraient en ville. Entretemps il préparait la construction de l'église du Gesù, qui fut ouverte au culte en 1577, et négociait la construction d'un collège, dont il devint recteur en 1595, et qui devait permettre aux jeunes gens de recevoir un enseignement complet, y compris la théologie. Un de ses ministères de prédilection fut le tribunal de la pénitence, où il lui arriva de siéger huit ou dix heures de suite. Une chute grave, en 1610, et la perte presque totale de la vue, trois ans plus tard, lui enlevèrent la consolation de monter à l'autel ; il trouvait alors une compensation dans la communion quotidienne, faveur rare pour l'époque. Il rendit son âme à Dieu le samedi 2 juillet 1616, en la fête de la Visitation. Dès avant sa mort, exactement le 21 décembre 1615, les représentants de Lecce voulurent proclamer Realino Protecteur de la cité et pressèrent l'évêque d'ouvrir le procès informatif, en vue de la future canonisation du saint encore vivant. La cause, introduite plus tard sur les instances de S. Robert Bellarmin, n'aboutit à la béatification que sous Léon XIII, le 27 septembre 1895.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 249-253, 391-398 ; Venturi, Ettore, S. J., *Storia della vita del Beato Bernardino Realino*, Roma, 1895 ; Boero, Giuseppe, S. J., *Lettere spirituali inedite del Venerabile Padre Bernardino Realino*, Napoli, 1854.

22 juin 1947 : Saint Joseph Cafasso. — Troisième des quatre enfants de Giovanni Cafasso et d'Orsola Beltramo, Giuseppe naquit à Castelnuovo d'Asti le 15 janvier 1811. Après ses humanités au Collège de Chieri, il suit le cours de philosophie, prend la soutane le 1er juillet 1827 à Castelnuovo, où il commence en privé sa théologie sous la direction du prévôt Bartolomeo Dassano ; il partira en novembre 1830 l'achever au Séminaire de Chieri. Ordonné prêtre le 21 septembre 1833, nous le retrouvons à Turin, en 1836, répétiteur au Convict Saint-François, fondé par Don Luigi Guala. Nommé professeur de théologie morale en 1843, il combat les doctrines pernicieuses de l'époque : le jansénisme, le rigorisme, le régalisme. Il assume les fonctions de Recteur du même Institut en 1848. L'apôtre du clergé piémontais que fut Giuseppe tient à la fois, a-t-on dit, de S. François de Sales par la douceur, de S. Alphonse de Liguori par le discernement, de S. Ignace de Loyola par le zèle. Son zèle en tout cas fut dévorant. Professeur, confesseur à San Francesco, ami dévoué des pauvres, des prisonniers et des moribonds, prédicateur de missions populaires, directeur de retraites au clergé et aux laïques à San Ignazio di Longo, père spirituel de saint Jean Bosco, il se dépense sans compter jusqu'à sa précieuse mort, à Turin, le samedi 23 juin 1860. Ses restes furent inhumés dans la crypte de l'église Notre-Dame de Consolation. Cafasso avait été élevé au rang des Bienheureux le 3 mai 1925.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis,* t. XXXIX (1947), pp. 249-253, 398-400 ; Salotti, Carlo, *La perla del clero italiano. Il Beato Giuseppe Cafasso.* Torino, Roma, 1925.

6 juillet 1947 : Saint Michel Garicoïts, fondateur de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram. — Né à Ibarre (diocèse de Bayonne), le 15 avril 1797, Michel Garicoïts commença ses humanités à 15 ans, étudia la philosophie à Aire, la théologie à Dax, remplit les fonctions de surveillant au Petit Séminaire de Larressore, fut ordonné prêtre à Bayonne le 20 décembre 1823, passa deux ans comme vicaire à Cambo, où il établit la dévotion et la confrérie du Sacré-Cœur, et se vit appeler en 1825, en qualité de professeur, au Grand Séminaire de Bétharram, dont il devint supérieur (1831-1833). Le transfert de l'institution à Bayonne étant décidé, Garicoïts part en 1832 pour Toulouse et fait les Exercices spirituels sous la direction du Père Leblanc, S. J. Cette retraite le confirma dans son dessein de fonder une nouvelle Société de Prêtres dont la première idée, semble-t-il, remonte à son vicariat à Cambo, où il eut l'occasion de voir de près l'œuvre de sainte Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages, établie à Igon. Le grand drame de la vie du saint fut l'opposition irréductible de son évêque à voir s'établir dans son diocèse une nouvelle famille religieuse, liée par les trois vœux et professant la Règle de saint Ignace. En 1841, le Prélat imposa même à la Société des constitutions à lui, inspirées de Saint-Sulpice, et consacrant les Pères de Bétharram comme missionnaires diocésains. Mais en 1868 leur Assemblée générale se prononça pour la profession obligatoire et l'Institut fut approuvé par le Saint-Siège en 1875. Le Fondateur était mort le 14 mai 1863. Les Prêtres du Sacré-Cœur, répandus en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Amérique du Sud y dirigent des œuvres d'enseignement. Ils possèdent en Palestine des maisons d'études à Bethléem, Nazareth et Emmaüs, et envoient des missionnaires en Chine.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis,* t. XXXIX (1947), pp. 281-285, 401-408 ; *Documentation catholique,* t. XLIV (1947), col. 1193-1204 ; Bour-

denne, B., S. C. J., *La vie et l'œuvre du Vénérable Michel Garicoïts...*, 3e édit., Paris, 1918.

6 juillet 1947 : Sainte Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages, co-fondatrice des Filles de la Croix (Sœurs de Saint-André). — Jeanne-Elisabeth-Marie-Lucie naquit au château des Ages (Berry), le 5 juillet 1773, d'Antoine Bichier et de Marie Augier de Moussac. En 1798, la Providence mit sur son chemin saint André-Hubert Fournet qui installa la première communauté — elle comptait alors cinq Sœurs — à La Guimetière (1804). La cérémonie de prise d'habit et la première profession (2 février 1807) eurent lieu au château de Molante. Avant la mort de la sainte, survenue à La Puye le 26 août 1838, la Congrégation, vouée à l'enseignement et aux œuvres de charité dirigeait déjà 99 maisons. Elle s'est répandue depuis en Espagne, en Italie, en Belgique, en Argentine, au Canada et jusqu'en Chine. L'approbation définitive date de 1867. Les constitutions furent sanctionnées par Pie X en 1911. Jeanne-Elisabeth avait été béatifiée par Pie XI, le 13 mai 1934.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 281-285, 401-408 ; Rigaud, P., *La Beata Elisabetta Bichier des Ages*, Milano, 1934 ; *Documentation catholique*, t. XLIV (1947), col. 1193-1206.

20 juillet 1947 : Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, fondateur des Filles de la Sagesse et de la Compagnie de Marie. — Deuxième des dix-huit enfants de Jean-Baptiste Grignion, sieur de la Bachelleraie et de Jeanne Robert de la Vizeule de Launay, Louis naquit à Montfort-la-Cane (actuellement Montfort-sur-Meu, ancien diocèse de Saint-Malo), le 31 janvier 1673. Il partit en 1685 pour Rennes, où il fréquenta, au collège des jésuites, les cours d'humanités, de philosophie et de théologie. Il s'y rencontra avec Claude Poullart des Places, le futur fondateur des Pères du Saint-Esprit. A vingt ans, il gagne Paris. Il y poursuit sa formation cléricale en Sorbonne et vit en communauté, d'abord chez M. de la Barmondière, ensuite chez M. Boucher. Mais la pauvreté du régime, jointe à des austérités excessives, ruine la santé de Louis. Relevé de maladie, il est admis enfin au Petit Séminaire de Saint-Sulpice et ordonné prêtre le 5 juin 1700. Rêvant de prêcher l'Evangile aux infidèles, il reçut à Rome, de la bouche de Clément XI, la consigne décisive : « Vous avez, Monsieur, un assez grand champ en France pour exercer votre zèle ; n'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques... » (6 juin 1706). Il rentra de la Ville éternelle nanti des pouvoirs de missionnaire apostolique, autant dire chargé de sa croix. Car sa vie, désormais, « toute en zigzags, en arrivées et en départs... donne une impression de décousu, d'incohérence... fait, non de son humeur » — bien que la tournure originale de son zèle, faut-il l'avouer, l'ait plus d'une fois mal servi —, « mais de circonstances contraires, d'hommes qui ne le comprennent pas ou le rebutent » (G. Bernoville). N'oublions pas qu'il avait puisé à Saint-Sulpice l'horreur du jansénisme et du gallicanisme. Recueillant les plus beaux fruits apostoliques auprès des pauvres, des malades et des libertins, il se voit, néanmoins, victime de cabales ou peut-être aussi de ses singularités, fermer l'accès à tout ministère durable dans les diocèses de Poitiers et de Nantes. Il trouva pourtant, au soir de sa vie, de chauds protecteurs dans la personne de Mgr de Lescure, évêque de Luçon, et auprès de Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle. C'est dans cette dernière ville qu'il écrivit, en 1712, son *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* (qui ne fut pu-

blié qu'en 1842), et qu'il appela de Poitiers, en 1715, Marie-Louise de Jésus (née Trichet), pressentie dès 1701 pour la fondation des Filles de la Sagesse. Les ultimes grandes conquêtes de Louis-Marie furent Vatel et René Mulot, les deux premiers Pères de la future Compagnie de Marie. Le saint mourut en pleine mission, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 28 avril 1716. Il avait été béatifié le 22 janvier 1888. Comme on sait, même s'il leur faut reconnaître dans le Père Deshayes le législateur et premier supérieur, les Frères de Saint-Gabriel, eux aussi, se réclament de la filiation spirituelle de Montfort.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 329-332, 408-413 ; Laveille, A., *Le Bienheureux L. M. Grignion de Montfort (1673-1716), d'après des documents inédits*, Paris, 1907 ; Tisserant (C^al), *Luigi Maria Grignion de Montfort, le Scuole di Carità e le origini dei Fratelli di san Gabriele*, Roma, 1943 ; Bernoville, Gaëtan, *Grignion de Montfort, apôtre de l'école, et les Frères de Saint-Gabriel*, Paris, 1946.

27 juillet 1947 : Sainte Catherine Labouré. — L'humble Fille de la Charité de Saint-Vincent de Paul, que l'Eglise vient de canoniser, naquit le 2 mai 1806, à Fain-les-Moutiers (Côte-d'Or), au foyer de Pierre Labouré et de Louise-Madeleine Gondard, à qui Dieu donna onze enfants. Orpheline par la mort de sa mère survenue en 1814, Catherine dut assumer, après l'entrée de son aînée, Louise, au postulat de Langres, les responsabilités de la direction du ménage. Elle entendit bientôt elle-même l'appel d'en-haut qui l'invitait à partager la vie des Sœurs de Saint-Vincent. Elle fit son postulat à Châtillon-sur-Seine au début de 1830 et entra au noviciat de la rue du Bac le 21 avril de la même année. Le 5 février 1831 Catherine passa à l'Hospice d'Enghien, où elle remplit successivement les offices de cuisinière et de lingère, puis s'occupa de la salle des vieillards et d'autres emplois domestiques. C'est en juin 1832, on le sait, qu'elle répandit l'usage de la « Médaille miraculeuse ». La sainte s'éteignit le 31 décembre 1876. Ses restes furent inhumés à Reuilly. Elle avait reçu les honneurs de la béatification le 28 mai 1933.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXIX (1947), pp. 377-380, 414-418 ; Crapez, Edmond, *La Vénérable Catherine Labouré*, 2e éd., Paris, 1911 ; Coste, P., C. M., *La Médaille miraculeuse*, dans *Annales de la Mission*, n. 378 (juillet 1930) ; Yver, Colette, *La vie secrète de Catherine Labouré*, Paris, 1936.

A. CERCKEL, S. I.